



**HAL**  
open science

## Supporter

Ludovic Lestrelin

► **To cite this version:**

| Ludovic Lestrelin. Supporter. Dictionnaire culturel du sport, 2010, pp.232-233. hal-02177366

**HAL Id: hal-02177366**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02177366>**

Submitted on 8 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **SUPPORTER**

*Personne qui soutient et encourage, souvent avec emphase et dans un cadre plus ou moins organisé, un sportif ou une équipe. L'activité des supporters sportifs est désignée par le terme de supportérisme.*

Si la contemplation de la performance et des prouesses techniques, la recherche de divertissement caractérisent plutôt l'attitude des spectateurs, les supporters sont animés de la volonté de participer au spectacle de manière démonstrative voire de peser sur l'issue de la compétition. Le supportérisme peut prendre plusieurs formes. Objet de nombreuses discussions et controverses parmi les passionnés, la définition du supporter se fonde néanmoins sur la présence sur les lieux de la compétition, preuve publique de la passion, et surtout sur l'engagement dans un groupe. Aussi la pratique socialement valorisée du supportérisme est-elle celle qui est collectivement vécue, le groupe fonctionnant tel un cadre de sociabilité et de pleine expression de la passion. En France, le phénomène du supportérisme organisé concerne principalement le football (chaque club est suivi par un ou plusieurs groupes).

L'histoire des modes d'occupation et d'animation des stades de football se caractérise par un progressif éclatement. Composés d'hommes d'âge mûr se regroupant sur la base d'affinités sociales, professionnelles ou locales, les premiers groupes sont apparus au cours des années 1920 et 1930 dans le Nord et le Midi de la France. Assurant l'ambiance dans les tribunes, ces supporters ont participé pendant de nombreuses années à la vie des clubs : vente de billets aux guichets ou des produits dérivés de l'équipe-fanion, tenue des buvettes, organisation de fêtes, etc. Ce supportérisme, dit « officiel » en raison de sa relation étroite avec les dirigeants des clubs, a longtemps été le seul modèle de soutien actif, sans toutefois connaître l'importance des cas italien et espagnol où les adhérents à ce type d'associations se comptent en milliers.

Mais ces groupes ont été bouleversés à partir des années 1980 par la professionnalisation et la médiatisation de clubs transformés en entreprises confiant à leurs salariés les tâches naguère prises en charge par les supporters. L'essor d'un mode de supportérisme alternatif au modèle officiel correspond précisément à la mise à l'écart des passionnés de la vie des équipes. Portés par le projet de rénover les formes de supportérisme autour de pratiques plus spectaculaires (voire agressives) et d'affirmer leur indépendance vis-à-vis des dirigeants, de jeunes hommes se sont alors appropriés le « territoire » des virages. Ce modèle qualifié « d'autonome » s'organise autour de deux idéaux-types : des associations « ultras » rigoureusement structurées et hiérarchisées s'inspirant du supportérisme jusqu'au-boutiste et démonstratif pratiqué depuis les années 1960 dans les pays du sud de l'Europe (particulièrement en Italie) ; des bandes de « hools », aux intentions violentes, puisant leurs références en Grande-Bretagne, mais aussi en Allemagne ou aux Pays-Bas.

Espaces aujourd'hui juvéniles, les tribunes des supporters demeurent des lieux d'hommes, même si une timide féminisation se dessine depuis l'organisation de la coupe du monde de 1998 en France. Dans certaines associations, des femmes occupent des fonctions de secrétariat, sont sollicitées pour les travaux artistiques ou la confection des drapeaux et étendards, etc. Du point de vue des caractéristiques socioprofessionnelles, les groupes sont souvent fréquentés plus intensément par les ouvriers, employés, étudiants, lycéens, travailleurs précaires, moins par les cadres moyens, et moins encore par les cadres supérieurs et les professions libérales (ces derniers vont cependant au stade, mais sans appartenir à un groupe). De sorte que cette « mainmise populaire » conduit les milieux supérieurs et intellectuels à transformer leur exclusion objective en exclusion subjective : le supportérisme se voit ramené tantôt à l'imbécilité, tantôt à la violence.

Présente dans l'univers des supporters les plus radicaux, cette dernière compose une orientation importante des recherches. Sur un plan temporel, les chercheurs s'accordent pour voir dans les années 1960 un tournant puisque la violence s'exprimant à l'occasion des

rencontres de football, auparavant plus spontanée et réactive aux incidents de jeu, devient plus organisée et planifiée. Si elle entend désigner spécifiquement cette dernière forme de violence, la notion de hooliganisme souffre d'un manque de précision, agrégeant des comportements divers qui ont souvent pour seul point commun de troubler l'ordre du stade ou de ses abords. L'absence d'une définition scientifique dominante tient peut-être à la pluralité des facteurs explicatifs des violences. Dans la perspective marxiste, l'assistance aux matchs est vue comme l'expression d'une identité sociale. Le hooliganisme anglais des années 1970 et 1980 serait ainsi une forme de résistance de la classe ouvrière à « l'embourgeoisement » du football, voire une réaction au malaise social lié à la politique néolibérale du Parti conservateur alors au pouvoir. Dans la lecture anthropologique inspirée de la thèse de Norbert Elias, les hooligans sont vus comme des éléments de la classe ouvrière la moins intégrée (la « *rough working class* ») qui auraient échappé au processus de civilisation et seraient fortement attachés aux valeurs de virilité (composant une dimension prégnante de leur habitus) et à une logique oppositive binaire entre « eux » et « nous » (un principe de division appliqué dans l'espace du football mais qui participe d'une vision du monde plus générale). Intéressantes pour l'Angleterre des années 1970 et 1980, ces analyses le sont nettement moins pour d'autres contextes. De plus, elles ignorent la diversité de la composition sociale des groupes de supporters, quitte à entretenir les stéréotypes populaires. D'autres voies ont ainsi été explorées : dynamiques de groupe, rôle de l'honneur et de la réputation, quête de plaisir, ou bien encore concours de la violence à la construction identitaire individuelle. Selon Alain Ehrenberg, dont les travaux ont rencontré un large écho en France, la violence relève d'une quête existentielle de reconnaissance et de visibilité, une « stratégie du paraître », les hooligans cherchant à déplacer le spectacle du terrain vers les tribunes. L'un des mérites de cette thèse est de pointer l'existence d'un espace de compétition (inter)national au sein des tribunes des supporters radicaux, le « jeu » consistant à remporter la suprématie, vocale et démonstrative dans les stades, physique dans les rues.

La documentation de « l'expérience hooligan » a permis de bien distinguer les supportérismes « ultras » et « hools » (ces derniers cherchant systématiquement l'affrontement quand les premiers utilisent la violence parmi d'autres ressources d'action) et les valeurs, les modes de mobilisation et de socialisation associés. L'analyse des dispositifs de lutte contre le hooliganisme pratiqués en France et à l'échelle européenne compose une autre orientation de recherche : perception publique et construction médiatique du phénomène, travail de la police, place des dispositifs sociopréventifs et rôle de l'architecture des stades sont notamment questionnés, tout comme le déplacement des violences et les atteintes aux libertés publiques induits par ces mesures. L'étude du racisme et de la politisation des tribunes est plus récente.

Univers pluriel, le supportérisme est pourtant loin de se réduire à la violence : dimension festive, goût pour le spectacle, convivialité dans l'action sont présents. Espaces de sociabilité et d'entraide, les groupes de supporters remplissent aussi une fonction d'intégration car leurs activités débordent largement le cadre du sport, entre vie associative classique à travers lotos, concerts de musique, tournois sportifs et engagement dans la vie de la cité, par l'animation de quartiers ou le soutien à des œuvres caritatives. Le phénomène renvoie enfin à des évolutions larges, qui touchent, entre autres choses, à l'autonomisation de la jeunesse et à la construction des identités individuelles et collectives dans nos sociétés.

Ludovic Lestrelin  
Maître de conférences à l'université de Caen Basse-Normandie

## **Bibliographie**

- C. Bromberger, L. Lestrelin, « Le sport et ses publics », in P. Arnaud, M. Attali et J. Saint-Martin (dir.), *Le sport en France. Une approche politique, économique et sociale*, Paris, La Documentation française, 2008, p. 113-133.
- T. Busset, C. Jaccoud, J.-P. Dubey et D. Malatesta (dir.), *Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme*, Lausanne, Antipodes, 2008.
- A. Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- L. Lestrelin, *L'autre public des matches de football. Sociologie des « supporters à distance » de l'Olympique de Marseille*, Paris, éditions de l'EHESS, 2010.